

Sortir de l'illettrisme est un vrai combat

TÉMOIGNAGES

Rater la première marche de l'apprentissage des fondamentaux, c'est trébucher à chaque étape. Avec courage et détermination, Abdelaziz Nouare et Aline Le Guluche ont appris à lire et écrire et repris le contrôle de leur vie.

J'ai vécu 50 ans dans le brouillard et les humiliations. Même si je fais encore des fautes et que je ne lirai jamais aussi vite que vous, j'ai gagné la liberté, l'autonomie. Devenue porte-parole du programme international de lutte contre l'illettrisme et auteure de deux ouvrages, Aline monte les marches de la préfecture des Bouches-du-Rhône aux côtés d'Abdelaziz, ambassadeur de la Chaîne des savoirs au Centre de ressource illettrisme et analphabétisme Paca. Ils ont en commun d'avoir « redonné un souffle » à leur vie en menant une lutte contre leur illettrisme. « On est là pour témoigner, pour dire qu'il est possible d'en sortir, qu'il faut dépasser la honte », explique Abdelaziz.

Un complexe qui les a longtemps paralysés. Parce qu'en dépit d'une scolarisation, il leur était impossible de déchiffrer un texte. Originaire du Maroc, Abdelaziz est « arrivé à Carnoux à l'âge de 8 ans. J'ai intégré une classe de CM1 sans avoir les bases ni de lecture ni de calcul. Je suis passé de classe en classe jusqu'à 15 ans en faisant comme je pouvais, en me concentrant sur l'oral pour mémoriser un maximum d'informations ». Originaire d'un milieu paysan, rodée aux travaux de la ferme, Aline, dont la dyslexie n'a été détectée que très tardivement, n'avait « jamais tenu un crayon avant d'entrer en CP ». Chacune de ses difficultés est accueillie par « les insultes d'un instituteur maltraitant » qui lui « interdisait la bibliothèque parce que j'allais salir les livres », précise-t-elle. Après un redoublement, la donne change en CE1, « avec M. Beau, qui s'intéresse à moi mais ne comprend pas le problème, d'autant que j'étais forte en calcul. Il arrive cependant à me donner un truc pour assembler les lettres. Mais c'est insuffisant et je suis orientée en voie de garage ».

Originaire d'un milieu paysan, rodée aux travaux de la ferme, Aline, dont la dyslexie n'a été détectée que très tardivement, n'avait « jamais tenu un crayon avant d'entrer en CP ». Chacune de ses difficultés est accueillie par « les insultes d'un instituteur maltraitant » qui lui « interdisait la bibliothèque parce que j'allais salir les livres », précise-t-elle. Après un redoublement, la donne change en CE1, « avec M. Beau, qui s'intéresse à moi mais ne comprend pas le problème, d'autant que j'étais forte en calcul. Il arrive cependant à me donner un truc pour assembler les lettres. Mais c'est insuffisant et je suis orientée en voie de garage ».

Des trésors d'atitudes

« Les enfants avec un handicap compensent en développant d'autres capacités », souligne Aline. Intégrer un parcours professionnel ou passer le per-



Il aura fallu des années et une belle dose de courage à Aline et Abdelaziz pour dépasser leur complexe et sortir du silence. Ils ont trouvé auprès des bénévoles du CRIA et de L'ANLCI un soutien émancipateur. PHOTO M.G.

mis de conduire leur impose également de redoubler d'efforts de mémorisation. « On bosse plus, on triche aussi pour cacher le malaise devant les collègues. Je prétendais avoir oublié mes lunettes ou faire trop de fautes pour qu'ils remplissent les documents à ma place », avoue Abdelaziz, qui décroche à 16 ans un poste d'éboueur. « On se tait sur notre handicap, ça fait de nous des imbéciles aux

yeux des autres. Mais ça fait aussi de nous des gens débrouillards et travailleurs », observe Aline, qui supporte encore des humiliations dans l'usine de pâtisserie où elle est embauchée, lorsqu'elle se trompe de carton, incapable de déchiffrer l'étiquette. « On est toujours en panique, en stress, même pour s'orienter dans un métro. On doit faire un repérage avec quelqu'un avant, on dé-

pend toujours d'un tiers. » Devenue maman, elle souffre encore « de difficultés à raconter des histoires à ses enfants », à qui elle achète beaucoup de livres.

Pour autant, ces astuces et efforts permanents épuisent et se heurtent à des limites. « Un parcours social bloqué, des droits perdus, témoigne Abdelaziz, avec un QCM, on s'en sort, mais accéder à une vraie formation... » C'est sa femme qui l'a incité à pousser la porte d'une association. C'est aussi parce qu'elle ne pouvait accéder à une promotion dans le service de restauration de l'hôpital où elle travaillait qu'Aline a trouvé un soutien. « J'ai avoué mon problème à la DRH, elle était stupéfaite. Puis elle a tout fait pour m'aider à intégrer un programme spécialisé. » Tous deux retraités, ils tendent à leur tour la main.

Myriam Guillaume

« On est loin d'être les seuls à devoir relever ce défi. J'ai même été stupéfaite de rencontrer des jeunes de 20 ans concernés par l'illettrisme »

Aline Leguluche, auteure de l'ouvrage « J'ai appris à lire à 50 ans »

160 000

personnes touchées par l'illettrisme dans la région.

Un accord-cadre pour dépister plus vite et offrir des solutions

La préfecture de région a signé ce vendredi un accord-cadre avec le Centre ressources illettrisme et analphabétisme (Cria) et l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme (ANLCI) pour sceller leur coopération. Une première en France.

En Provence-Alpes Côte d'Azur, 160 000 personnes sont touchées par l'illettrisme. Un phénomène qui touche 4% de la population française âgée de 18 à 64 ans, soit 1,4 million de personnes. « On évolue dans une société où on pense que ce problème n'existe pas parce qu'il est invisible », observe Hervé Fernandez, directeur de l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme (ANLCI). C'est pour améliorer la détection de ces personnes et leur prise en charge que la préfecture de Région, l'agence dédiée et l'antenne locale du centre de ressources illettrisme et analphabétisme (Cria) ont signé ce vendredi un accord-cadre scellant leur collaboration. Une première en France.



L'accord a été signé vendredi en préfecture. PHOTO PRÉFECTURE PACA

« Ce socle commun nous professionnalise et nous oblige à travailler de concert autour de valeurs, de critères et de conditions communes. C'est très important d'additionner nos forces au service de ceux qui en ont besoin », soutient Marion Crole, présidente du Cria régional.

L'illettrisme, l'innommable, l'lectronisme, impactent chaque aspect de la vie quotidienne. Les personnes concernées ont été scolarisées en France mais ont perdu ces facultés pour des raisons diverses. Deux personnes aux par-

cours différents ont été appelées à témoigner pour illustrer leurs difficultés, raconter leurs parcours et leur vie professionnelle et même à leurs proches. « Ce n'est pas de leur fait, ce n'est pas un refus ou une incapacité durable, mais la vie n'est pas la même pour tous. Il n'y a pas de honte à avoir, des solutions peuvent se bâtir », insiste Corinne Matteaccioli, chargée de mission régionale pour l'ANLCI. À l'ère du tout numérique, où les démarches administratives sont dématérialisées, de

nombreuses personnes se retrouvent démunies. Un numéro vert est dédié. « Les services publics se doivent d'être attentifs », pousse Saïd Oumeddour, sous-directeur de l'accompagnement en santé et gestion des droits de la CPAM des Bouches-du-Rhône. Il réaffirme ainsi la « volonté de former des personnes à l'accueil à détecter des personnes en difficulté ». Laureen Piddu

*Le numéro vert dédié est le suivant : 0800111035

« Envisager que la personne ne sait pas lire »



Marion Crole, présidente du Centre de ressources illettrisme et analphabétisme de la région Paca, appelle à cesser la stigmatisation.

La Marseillaise : Quelle est la différence entre illettrisme et analphabétisme ?

Marion Crole : La seule différence, c'est qu'un analphabète n'est pas allé à l'école. Dans les pays comme le nôtre où il y a une obligation scolaire jusqu'à 16 ans, les gens sont allés à l'école, ils ont mal appris, ils ont desappris, leurs compétences se sont diluées, donc ils sont illettrés. Les analphabètes n'ont pas la honte qu'ont les illettrés, souvent c'est lié à des motifs économiques. Mais il y a beaucoup de choses qui les réunissent jusqu'au bout, la lecture et l'écriture, les uns comme les autres ne savent pas la maîtriser.

Comment repérer une personne illettrée ?

M.C. : Ce n'est pas si facile. Ils ont des stratégies de contournement, les situations se répètent tout le temps. Dans le

monde du travail, lorsqu'il est demandé de faire un rapport par exemple, ils ne le font pas, vont faire semblant d'être pressés, d'avoir oublié leurs lunettes. Un serveur qui avait pour la première fois dû écrire les menus, s'est bandé le bras pour ne pas avoir à le faire. Il y a aussi le fait de toujours rater les rendez-vous, ce n'est pas que de la négligence. Il faut envisager que la personne ne sait pas lire sans la stigmatiser. À l'école, quand les parents ne répondent pas aux convocations, on pense qu'ils sont négligents. On n'envisage pas que la personne n'a simplement pas compris.

Quels sont les publics avec lesquels vous travaillez ?

M.C. : Ce n'est pas un phénomène urbain, il y a beaucoup plus d'illettrés dans les zones rurales que dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville (QPV). Il y a autant de jeunes (19%)

que de personnes âgées de 35 à 60 ans. C'est un phénomène transverse. Il y a beaucoup d'a priori. Les gens pensent que ce sont des personnes d'origine étrangère, les jeunes avec les SMS, ou des personnes qui ne travaillent pas, mais c'est faux. Si on parle strictement de l'illettrisme, la définition est obsolète, trop restrictive. L'illettrisme, c'est la lecture, l'écriture, le numérique, les maths, la spécialisation et tout ce qui va avec. L'illettré ne sait pas calculer, remplir un chèque, se repérer dans l'espace. Tous les repères rationnels mis en place quand vous apprenez à lire, il ne les a pas. On parle de compétences fondamentales. Les 10% de personnes en grande difficulté sont incapables de se débrouiller seules, il leur faut quelqu'un qui traduit, qui fait les choses à leur place. C'est quand cette personne n'est plus là qu'il y a généralement un déclin. Entretien réalisé par L.Pi.